

CONFÉRENCE

Faite à l'Hôtel de Ville de Mont-de-Marsan

Le Lundi 6 Mars 1916

Par M. J.-H. ROSNY jeune

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

MESDAMES,

MESSIEURS,

Je me propose, au cours de cette causerie, d'examiner avec vous les reproches qu'on a faits à la France lorsqu'on l'a comparée avec l'Allemagne, et aussi, et surtout, les raisons alléguées par l'Allemagne pour établir sa supériorité. Nous nous occuperons d'abord de ces dernières. Je les résume ainsi : l'Allemagne se croit supérieure par la race, elle se croit supérieure en réserve rustique, elle prétend que nous sommes en décadence par suite des lois inéluctables de l'histoire, elle constate cette décadence, en fait, par la tare d'alcoolisme et de dépopulation, par la diminution de notre activité commerciale et industrielle. Son mètre, sa mesure préférée est le développement de son industrie, de son machinisme ; c'est aussi sa suprématie militaire ; elle ne croit qu'à la force, bien qu'elle ne nie pas que cette force comprenne l'intelligence ; mais force et intelligence se concrètent pour constituer la puissance allemande. Je ne ferai que toucher à l'idéal de la puissance française : le sujet demanderait une deuxième causerie qui ne deviendra urgente que si nous arrivons à mettre d'accord les élites que je viens solliciter.

Pour expliquer notre dépopulation, notre alcoolisme, la chute de notre volonté, notre économie excessive qui marque une crainte de la vie, la stagnation de notre activité industrielle et commerciale qui dénonce une paresse, l'Allemagne prétend posséder dans son sein une race supérieure, les dolichocéphales blonds. *Homo Europeus*, race qui apporte avec elle des qualités infinies et un don exclusif : l'organisation. Nous aurions alors faibli devant les Germains par défaut de race : nous constituerions, avec tous les Latins, avec tous les Celtes, une espèce inférieure, incapable de s'organiser, de s'adapter aux conditions que la race supérieure apporte dans le monde.

Heureusement, une si belle théorie reçoit un soufflet retentissant de l'échec des Germains dans la guerre actuelle. Pour prouver la suprématie des dolichocéphales blonds, il fallait vaincre : les Allemands n'ont pas vaincu. Au contraire, dans le moment où ils s'avançaient, après leur victoire de Charleroi, en plus grand nombre que nous, et avec une artillerie plus puissante, ils furent mis en déroute par la vaillance de nos troupes. Non seulement ils ne purent soutenir notre choc en rase campagne, mais ils n'échappèrent à un désastre que par la tactique des faibles, par le retranchement. L'ascendant moral, si important dans une guerre où toutes les forces

des deux nations sont en présence, se trouve de notre côté : d'homme à homme, sans mitrailleuse et sans canons, la garde prussienne faiblit sous le choc de nos zouaves, ou, si elle résiste un moment, c'est en vertu de qualités subalternes, en vertu de la terreur qu'inspirent les chefs, en vertu d'une discipline de fer : nos soldats demeurent les premiers soldats du monde, aussi bien pour la charge que pour recevoir, sans faiblir, l'attaque ennemie, pour tenir sous le feu du canon...

D'autre part, cette organisation dont les Germains se vantent avec raison, nous l'avons réalisée au cours de la guerre avec une stupéfiante rapidité. Sauf quelques erreurs de détails, nous avons eu des engins excellents, souvent meilleurs que ceux de l'ennemi.

La thèse de supériorité des dolichocéphales blonds ne se vérifie donc pas dans la pratique : mais, quand elle eût rencontré plus de succès, encore aurait-il fallu la repousser avec énergie... Les questions de race n'ont pas reçu de solution définitive ; les origines de l'homme sont obscures, les lois de sa formation plus obscures encore. Quand il s'agit d'animaux, nous arrivons à définir les caractéristiques qui font la supériorité d'une race parce qu'il s'agit d'une supériorité limitée ; nous recherchons, par exemple, la vitesse chez le cheval ou la faculté de s'engraisser chez le bœuf : la sélection est alors un principe très sûr pour l'éleveur. Chez l'homme, où la supériorité s'entend de la complication, loin qu'on puisse développer une qualité aux dépens d'une autre, il faut s'efforcer de n'en perdre aucune. La faculté de créer des idées générales et de s'en servir est une des plus brillantes que nous revendiquons ; les Arabes semblent l'avoir possédée avant nous, et, cependant, nos races plus réalistes ont fini par l'emporter : bien mieux, la généralisation devenait une cause d'infériorité en se développant d'une manière trop exclusive : elle s'affaiblissait, appuyée sur une base trop étroite de sensations, d'observations, d'expériences. Il est donc possible que la culture de certaines formes de la pensée et de l'action, ait assuré à tel peuple des avantages momentanés, mais d'autres formes de pensées et d'actions, par leur modestie même, réserveront à tel autre peuple des triomphes dans l'avenir. Quand une époque s'engoue soudain de l'objectivité, ce n'est pas que cette objectivité constitue, en soi, une méthode supérieure, c'est que, l'époque précédente ayant abusé de la subjectivité, l'esprit cherche son équilibre. Presque toujours, les hommes de génie sont en opposition avec les méthodes de leur temps : c'est pour cela qu'ils sont des

novateurs. La trop parfaite organisation fait peut-être que les Allemands mangent leur blé en herbe. D'autre part, le dolichocéphale blond ne peut prétendre à se cantonner dans l'histoire : en admettant la pureté de sa race, — pureté tout-à-fait paradoxale, — il faudra qu'il se mélange ou qu'il meure. Le Celto-Latin, brun ou blond, à tête ronde, a pour lui la complexité : il forme la race européenne telle que nous l'ont transmise les siècles de la lutte et de la culture ; sortie de la fusion des éléments du nord et du midi, elle représente tout le passé : elle paraît capable de développer tout l'avenir.

Quelle que soit la solidité de ces arguments, il ne faut pas trop s'y tenir : je le répète, la question des races n'a pas reçu de solution, pas plus de solution philosophique que de solution historique. Il y a seulement cinquante ans, un bon ethnologue n'aurait pas hésité à affirmer l'infériorité fatale de la race jaune : la renaissance des japonais lui fermerait la bouche aujourd'hui. Or, pour dolichocéphale que soit l'*Homo Europeus*, il ne peut se targuer de différer du brachicéphale, de l'*Homo Alpinus*, autant que le Japonais diffère du Slave, par exemple, lequel Slave renferme, d'ailleurs, une forte proportion de dolichocéphales...

En somme, tout bon Français peut prétendre à l'empire du monde au nom de sa race avec autant de morgue et d'insolence que tout bon Allemand. Dans la guerre actuelle, par dessus le marché, le dolichocéphale blond est dans notre plateau de la balance ; car l'Angleterre en oppose seize à vingt millions aux huit millions qu'on trouve en Germanie.

Un facteur dont les Allemands n'ont pas essayé de nous écraser, c'est la barbarie. Celui-là, pourtant, offre plus de chances de déterminer le triomphe définitif que la race, bien que les deux se soient souvent confondus. Historiquement, en effet, les peuples barbares finissent toujours par l'emporter sur les peuples civilisés. L'admirable bibliothèque de Ninive nous montre les Assyriens menacés, dès l'aube de leur civilisation, par de turbulents montagnards, les Elamites, chasseurs et pasteurs couverts de peaux de bêtes. La lutte dure des centaines d'années, et si nous voyons, à la chute du rideau, la victoire des Assyriens d'Assur-Bani-Pal, quand le rideau se relève, les Elamites ont détruit Ninive ; il n'en demeure pas pierre sur pierre. Ces mêmes Elamites, les Mèdes, ont eu pour voisins, pour dominateurs les terribles et sauvages Perses. Vous savez que ces Perses, arrivés aux raffinements de la civilisation, allèrent se

heurter contre les Grecs de Solon et de Lycurgue, grands mangeurs de racines et amateurs de pugilats... Ne nous a-t-on pas aussi raconté comment les sévères paysans romains tombèrent sur les Athéniens trop épris des voluptés de l'art et de la littérature... Oui, mesdames, messieurs, la barbarie, ou plutôt la rusticité des Germains aurait pu devenir un argument plus décisif que la race. Je ne veux pas vous fatiguer par une étude savante de la rusticité; j'ai juré de rester dans les limites de la logique habituelle, du bon sens. Nous connaissons, d'ailleurs, suffisamment la rusticité par l'horticulture et par l'élevage des animaux domestiques. Nous savons que les plantes s'affaiblissent par la culture; nous en avons eu un exemple frappant avec nos vignobles quand ils furent ravagés par le phylloxéra: il fallut substituer à la vieille souche une souche sauvageonne américaine. Notre cheval de pur sang, trop soigné, trop poussé, ne possède plus la résistance, la rusticité du cheval arabe. Remarquons, en passant, que la rusticité est presque un argument contre la race: les bêtes libres ne sélectionnent pas la race; elles se croisent capricieusement... Mais, en réalité, ce n'est ni la race ni le mélange qui assure la rusticité: c'est la lutte contre le milieu naturel, c'est la difficulté vaincue; c'est l'épreuve de la faim, de la soif, des intempéries. Vous saisissez tout de suite pourquoi cette rusticité, nous ne devons la retenir dans notre étude qu'au degré où elle intéresse la civilisation même. Le retour à la nature que nous pouvons envisager pour la plante, pour la bête, nous ne pouvons l'envisager pour l'homme... Si j'avais le temps, je vous démontrerais qu'il ne faut pas même l'accepter absolument pour les plantes et les animaux: eux aussi sont, en finale, une cote mal taillée entre la persistance des structures acquises et la lutte de ces structures contre le milieu naturel, contre l'univers. Il y a là un départ extrêmement subtil à faire entre la nécessité pour tous les êtres de changer de structure sous peine de mort et la nécessité de ne pas changer trop vite sous peine de généralisation hâtive, d'affaiblissement et d'extinction... Ne nous risquons pas dans cette galère... Constatons seulement que si la loi est certaine, le critérium est, lui, *infiniment variable*. En d'autres termes, la rusticité du chien n'est pas celle de l'homme, celle du Papou ou du Fuégien n'est pas celle de l'Européen. Alors, qu'est-ce donc que la rusticité de l'Allemand par rapport à la nôtre? Je n'en fais pas fi, remarquez-le; je sais que là git un des nœuds de la question qui nous occupe. Je vais plus loin, je déclare que dans la mesure où ce nœud sera par nous plus fermement, plus largement, plus ingénieusement débrouillé, nous serons plus ou moins la nation de l'avenir. Après une pareille réserve, je serai moins suspect en déclarant que je ~~la~~ crois, non seulement soluble en notre faveur, mais en partie résolue...

Ici se placent des considérations historiques: on peut admettre que l'Allemagne était, à l'aube du dix-neuvième siècle, moins avancée en civilisation que nous. C'est l'heure où Napoléon saisit le dolichocéphale par sa tignasse blonde et le réduit, non pas à l'exclavage, — nous étions au lendemain de la Déclaration des droits de l'Homme, — mais à la domesticité. Le dolichocéphale blond n'est pas fier: il cira les bottes de Napoléon et se battit pour la France comme il se serait battu pour n'importe quel maître. C'est avec son sang que nous arrosâmes les neiges de la Russie! Il lui en est resté un éblouissement: tout bon militaire germanique parle comme Napoléon, et, j'en demande pardon au patriote Charles Andler, Clausewitz lui-même n'est qu'un commentateur à l'Allemande, (avec fiches et délayages à l'infini), de Napoléon dont il n'atteint pas la cheville et dont il défigure les idées en les rendant plus brutales. Avec la hâte qu'apportent trop souvent à trahir nos mauvais serviteurs, les Prussiens profitèrent des premières défaites du grand homme pour nous lâcher et pour aller cirer d'autres bottes. Le tzar et l'empereur d'Autriche eurent alors la faiblesse d'en faire les intendants de l'Europe. Vit-on jamais intendants qui ne ruinèrent leurs maîtres? Tout cela usait petit à petit la rusticité de la Prusse. Cependant, elle demeurait relativement pauvre, et la pauvreté est un des principaux facteurs de la rusticité... Nous subîmes la

défaite de 70... La Prusse prit une auréole et un Empereur... En même temps, elle prit du ventre; elle s'enrichit... Certes, on ne peut pas dire qu'elle a digéré sa fortune, qu'elle est arrivée à un raffinement tel que la décadence soit au bout; mais, enfin, elle s'est corrompue: elle a eu le procès d'Eulenburg; Berlin est une vaste maison de tolérance... Oui, je sais, l'Empereur mange des pommes de terre en chemise et les officiers bousculent les civils, même les femmes, sur les trottoirs de la capitale: la grossièreté, le manque de tenue est encore la règle... Seulement, on peut se demander si la grossièreté est nécessairement de la rusticité vraie, j'entends de la rusticité efficace, de celle qui compte dans la lutte pour l'hégémonie, pour la suprématie... Voyez notre métayer de Chalosse, notre résinier Landais, ce sont des hommes de fer: ils peinent d'un bout de l'année à l'autre, affrontant les intempéries, nourris d'un peu de méture et de lard, le cultivateur aussi rude que les bœufs accouplés à sa charrue, le gemeur, pieds nus parmi les ronces, aussi sauvage que le sanglier du pignadar. Arrêtez-les, faites les parler: ils ont façon de gentils-hommes: c'est fier et doux, sensible, spirituel... Voilà la rusticité française... Ajoutez que le Poméranien est instruit et que notre Français ne sait ni lire ni écrire... Nous avons comme cela des réserves de rusticité: notre Auvergnat et notre Breton, nos Flamands de la plaine, nos Beaucerons, nos montagnards de l'Ardennes, des Vosges, des Pyrénées, du Jura, des Alpes... D'ailleurs, c'est cette rusticité là qui se dressa sur la Marne, contre la horde diabolique, contre la rusticité des voleurs et des assassins; oui, dans cette bataille, la véritable bataille des peuples, notre peuple a vaincu, notre rusticité a vaincu...

Donc, sous le rapport de la race, de la rusticité, nous pouvons être tranquilles; nous ne sommes pas apparemment inférieurs. Ce sont des points à surveiller, je ne le conteste pas. La rusticité doit être préservée par tous les moyens: retour à la terre, habitation à la campagne, vie au plein air, amour de la nature, protection des sites, sports... Nous en ferons une étude plus complète. Avec notre manie d'égalité, de concours, j'ose à peine parler de ce qu'il faudrait faire pour la race, et, cependant, je juge que nous ne devons pas rejeter en bloc ce que de savantes investigations ou même de séduisants travaux d'imagination ont pu nous apprendre ou nous suggérer à ce sujet: un travail sur les races peut devenir un travail sur les aptitudes: le dolichocéphale convient sans doute mieux à certaines fonctions. Le brachicéphale à d'autres... Encore un point à développer, que je retiens. Si nous voulons un grand avenir, il ne faut pas hésiter à introduire de nouvelles méthodes dans notre sociologie...

Il me reste à examiner l'avant dernière objection de nos ennemis, — avant dernière objection retrouvée également chez les pessimistes français, — l'objection sur la possibilité de notre relèvement:

« Vous ferez ce que vous voudrez », disent ces détracteurs et ces amis découragés, vous n'empêcherez pas la décadence d'un peuple si l'heure de cette décadence est sonnée. Est-ce que toutes les civilisations ne sont pas tombées les unes après les autres comme des capucins de cartes: les Chaldéens ont cédé devant les Assyriens, les Assyriens devant les Mèdes, les Mèdes devant les Perses; les Egyptiens, qui avaient battu les Chaldéens, se trouvèrent battus par les Perses; les Perses tombèrent devant les Grecs, les Grecs s'abattirent devant les Romains; les Francs effacèrent Rome... Entre temps, les Phéniciens, les Carthaginois avaient péri; l'Orient tout entier recevait la loi de l'Occident: le moyen âge, les temps modernes assistèrent à l'élévation, à la chute des Turcs et des Arabes, à l'élévation, à la chute de l'Espagne... Comment et pourquoi la France échapperait-elle à cette loi historique, la plus terrible, la plus inéluctable que nous connaissions...!

Il y a dans un pareil raisonnement deux propositions; l'une a trait à la décadence en elle-même, que nous ne saurions nier, l'autre a trait à la forme de cette décadence qui peut être controversée par des historiens avertis.

La décadence d'un peuple, en effet, ne se produit presque jamais tout d'une pièce: Babylone tombée reprend du lustre après la chute de Ninive; les Egyptiens trébuchent devant les Ethiopiens, mais absorbent ceux-ci et reparaissent triomphants; plus près de nous, l'Italie asservie, se redresse avec tous les charmes victorieux d'une renaissance. La France de Louis XV, arrivée, semblait-il, au dernier degré de la corruption, perdant non seulement sa population, mais son prestige politique, se réveille dans la tourmente révolutionnaire, prend le pas sur le monde entier. Même vaincue par la coalition européenne, cette France demeure la nation maîtresse, vénérée pour son génie et crainte pour sa force. Il faut une erreur du second empire, et la guerre de 70 pour nous jeter à bas du trône, et, encore, l'Allemagne, qui croit assister à notre agonie, qui aide tant qu'elle peut à cette agonie, n'ose-t-elle s'engager à fond contre nous: elle attendra 40 ans son heure, non pas, ainsi qu'elle l'a prétendu, par amour de la paix, mais par prudence, par crainte d'un ressaut de la trop magnifique vaincue...

J'ai réservé pour la fin, l'exemple le plus frappant, le plus concluant, celui du Japon: le Japon ne se relève pas pour des raisons ethniques, pour des raisons économiques, pour des raisons politiques, il se relève par un acte de volonté, par la volonté consciente d'une élite nationale. Toute proportion gardée, c'est le précédent sur lequel je me base: Ce que l'élite japonaise a réussi, l'élite française peut, au moins, le tenter!

Mais, en dehors même de ces exemples, dans quelle mesure avons nous le droit de condamner l'avenir au nom du passé? Mettons-nous en garde contre des applications simplistes. Le propre de ce que nous appelons le futur est de nous être à la fois de plus en plus connu et de plus en plus inconnu. Les anciens ont cru à un avenir bizarre, à des transformations prodigieuses, magiques, comme ils croyaient à l'existence d'hommes à un seul pied ou d'hommes portant leur visage au milieu de leur poitrine, comme ils croyaient leurs aruspices quand ceux-ci déclaraient avoir trouvé des victimes sans cœur et sans cervelle...

Nous savons aujourd'hui dans quelle limite l'avenir que nous embrassons sera différent du passé; nous savons que les transformations ne seront pas bizarres ou incohérentes, que ces transformations obéiront à des lois générales qui ont dominé des milliers de siècles précédents. Mais justement parce que les idées les plus grossières sont écartées de la divination, de l'intuition de l'avenir, il ne nous reste que des échappées extrêmement subtiles dont la réalisation est un secret...

L'avenir, résultat du présent, solution du vaste problème qui nous préoccupe, appartient aux générations qui vont nous succéder. Nous avons, certes, plus ou moins le pressentiment de cette solution, et nous sommes, comme individu, comme peuple, d'autant plus grands que nous vivons davantage dans l'avenir sous les différentes formes où ce pressentiment s'est manifesté à travers les âges: religion, patriotisme, amour de l'humanité, amour de la gloire, art, philosophie, sciences générales et désintéressées, mais, en fait, nous n'avons pas le droit de déclarer que l'avenir sera expressément tel ou tel.

Le terrain se trouve maintenant déblayé d'un certain nombre de questions embarrassantes; il en reste, cependant, une à vider, très désagréable, très amère: je veux parler de la supériorité réelle, acquise, de celle dont les Allemands parlent avec un plat orgueil et qui semble, à certains d'entre nous, la seule existante: l'accroissement de la population, de la richesse, de l'industrie, du commerce. Beaucoup d'auteurs ont étudié l'Allemagne: nous savons à peu près de quelle manière elle est organisée. Cela ne semble pas excessivement sorcier, au premier abord, mais, en y réfléchissant, en constatant les grands résultats obtenus, on se dit que les organisations matérielles ne sont que les signes extérieurs d'une supériorité mentale... De quelle nature est cette supériorité? On

nous l'a dit aussi, ou, plutôt, nos philosophes se sont acharnés à critiquer cette supériorité, à la réduire à néant. Je n'ai pas l'intention de les suivre sur ce terrain : j'accepte la supériorité mentale des Allemands dans tout ce qui regarde la pratique : je l'accepte avec leur supériorité industrielle, commerciale, administrative ; je l'accepte parce qu'elle ne me fait pas peur, parce que je crois que nous pouvons la dépasser...

Allons du coup aux deux plus grosses misères françaises, à la dépopulation, à l'alcoolisme. Elles me font horreur, mais le tocsin sonne, l'alarme est donnée : sur ce point, nous vaincrons... Ou, du moins, nous vaincrons s'il n'existait pas autre chose. En général, mesdames, messieurs, et ce sera peut-être la seule originalité de cette cause, je ne m'attacherai pas beaucoup aux symptômes. Je crains qu'en les soignant, on n'arrive à s'illusionner, à s'imaginer qu'on a guéri le malade par quelque baume magique... Déjà nous respirons, rien que d'avoir constitué des ligues et organisé des règlements ; l'absinthe a disparu, le violent alcool se réfugie dans le vin, dans le cidre et la bière... Nos intoxiqués seront donc moins intoxiqués... Allons plus loin, allons jusqu'à la victoire totale : il n'y a plus d'ivrognes, il n'y a plus même de buveurs, il n'y a plus que de très braves gens, tranquilles et sains... Quel beau spectacle ! La race si jolie perd tant d'odieuses tares ; l'épilepsie, la tuberculose, la scrofule, ne rendent plus les visages égarés, ne déforment plus les colonnes dorsales, ne défoncent plus les poitrines... Enfin le Dieu reparait dans l'homme ; une ère nouvelle...

Je m'arrête, est-ce bien une ère nouvelle ? N'a-t-on jamais vu de peuples tempérants, de races saines, de femmes au corps de la Venus découverte à Milo, d'hommes au buste inouï qu'on voit au Louvre... N'existe-t-il pas, même à présent, de superbes Espagnols buveurs d'eau, des Italiens délicieux qui dinent d'un sou de macaroni et s'enivrent du jus d'une pastèque ? Ne trouve-t-on pas, là-bas, dans le mystérieux Orient, dont les Boches sont occupés à fêter le mystère, ou dans le nord de l'Afrique, depuis le Nil jusqu'à l'Océan, ne trouve-t-on pas les fidèles de Mahomet, ceux à qui le Livre défend non seulement l'abus mais l'usage de tout liquide fermenté ?... Alors, si l'alcoolisme est la plaie anti-civilisatrice, c'est donc chez ces peuples que nous devons trouver la civilisation... Point... Ce sont peuples arriérés, et, ce qui pis est, arriérés à la mesure même où l'alcool leur manque... Faut-il donc revenir à la théorie de Rousseau ? La civilisation goule, la civilisation dévorant ses enfants, comme le vieux Saturne ? Examinons les faits.

Dans des questions de ce genre, il est dangereux de sortir de la généralité : le détail disperse, trouble. La race japhétique, le blanc, qui commence à montrer sa force sous le nom d'Elamite, animal à la fois très beau et très terrible, se déchaîne à travers l'histoire de la manière que vous savez : il est le Perse, le Grec, le Romain, le Sarmate, le Gaulois, le Franc. Sa turbulence ne lui permet guère de s'astreindre aux fortes théogonies, aux magies orientales ; même chez le plus discipliné, chez le Romain, le Dieu est individuel avant d'être social ; il habite la maison, en attendant qu'il habite l'âme et qu'on puisse, comme le philosophe Bias, l'emporter avec soi. La tendance de ces blancs, qu'on a appelés Ariens pour les distinguer des Sémites, est donc nettement marquée, ils sont individualistes ; ils le sont parce qu'un phénomène qu'on voit se lever dans les autres races, particulièrement chez les Juifs de Mésopotamie et de Judée, parce qu'un phénomène reçoit chez eux son plein épanouissement : je veux parler de la conscience... Etudions ce phénomène. Nos philosophes s'accordent à le définir un état de l'être où celui-ci se reconnaît comme distinct des autres êtres et de l'univers. Le degré de la conscience et le degré de cette distinction se confondent. Il y aurait folie, sans doute, à faire d'un état de l'âme, d'un état général de toutes les âmes, et qui s'étend même aux animaux, à faire, dis-je, de cet état, une manifestation caractéristique d'une seule race d'hommes, de le présenter sous le nom de phénomène. Je n'ai pas l'intention de porter atteinte à l'unité de com-

position de l'univers ; je n'entends par conscience que le degré, ou si l'on veut, la modalité de la conscience. Les chiens ont des mains tout comme nous ; vous y trouveriez le squelette des nôtres, mais s'en servent-ils pour les mêmes usages ? Le singe commence la main comme l'Arien commence la sorte de conscience dont je parle, toutes proportions gardées. Les races qui nous ont précédés se servent moins, se servent autrement de la conscience que nous ; voilà le point sur lequel j'insiste. Tous les auteurs, tous les voyageurs ont remarqué cette différence : « il y a, lisons-nous dans leurs livres, un abîme entre les gens de telle ou telle race et nous ; ils ne nous comprendront jamais, parce que, malgré la similitude des paroles, leurs âmes sont différentes ». ... Sont-elles essentiellement différentes ? Je ne le crois pas : elles le sont par le degré, par la modalité de la conscience.

Vous m'excuserez si j'insiste : je me trouve au moment décisif de ma conférence ; tout mon avenir en dépend. Nul d'entre vous ne sera gêné par le mot degré de la conscience : on peut être plus ou moins conscient. Mais qu'est-ce que les modalités de la conscience ? Si vous le permettez, j'appellerai ainsi les formes sous lesquelles cette conscience se manifeste, ou, mieux, les formes préférées dans chaque race pour cette manifestation... Je sais bien que, là aussi, il y a une question de plus et de moins sont des questions de mathématiques, pointilleuses, difficiles à établir, tandis que les questions de formes se jugent par masses. Nous pouvons tous distinguer un troupeau de bœufs d'un troupeau de chevaux, même de loin, alors que nous n'apercevons pas l'animal isolé ; l'allure du troupeau de chevaux diffère de l'allure du troupeau de bœufs. Lorsque j'observe donc que les manifestations de la conscience chez un peuple sont différentes des manifestations de la conscience chez un autre peuple, je ne m'attarde pas à une énervante question de quantité, je constate une modalité et les conclusions que je tire ont rapport à cette modalité seulement : j'évite ainsi les discussions, presque toujours stériles, sur l'essence des choses...

Or, quelle est la modalité de la conscience des races dites ariennes, des races qui ont donné naissance aux civilisations les plus avancées, quelle est dis-je la modalité la plus remarquable ? La voici : les hommes en général se distinguent des animaux par une tendance à remplacer les instruments naturels, que nous connaissons sous le nom d'organes, par des instruments artificiels que nous connaissons sous le nom d'outils ; les races dites ariennes ont une tendance à remplacer l'outil, qui n'est qu'une prolongation de l'organe, par la machine qui est un prolongement de l'esprit, un prolongement de la conscience... L'outil reçoit une impulsion directe : il n'existe pas sans l'organe, la machine reçoit une impulsion indirecte, et elle existe en dehors de l'organe, elle existe comme une délégation de l'être, comme un succédané de l'être. Il faut que l'être se soit assez distingué de l'univers pour arriver à distinguer une partie de soi, d'une autre partie de soi, pour créer une partie de soi agissant en dehors de soi...

J'accepterai en bloc toutes les objections, tant est grande ma volonté d'aboutir ; ainsi par exemple, j'admettrai que les animaux, les plantes, fabriquent aussi des machines : la toile d'araignée en est une ; l'aigrette de la semence du pissenlit en est une, c'est une machine à voler ; l'entonnoir du fourmilion, machine ; la sphère en housse de vache du scarabée, machine ; la pile électrique de la gymnote, machine ; et machine aussi, la coquille volée du Bernard l'Érmitte ; mais l'excès même de ma condescendance, en vous faisant sourire, vous désarmera ; ce sont des machines qui ne fonctionnent guère en dehors de l'animal, qui sont des parties intégrantes de l'animal. Si elles servent à prouver l'unité de la grande loi de composition, elles n'infirmont mon observation que pour lui donner plus de force : la machine est l'exception, l'infime exception chez les animaux ; elle ne devient une délégation volontaire de l'être que chez l'homme, et elle ne devient un mode général d'agir que chez l'Arien.

Récapitulons, s'il vous plaît, car, je le répète, ma conférence tient sur ce sable que je voudrais consolider d'un peu de ciment. L'idée de la machine n'est pas une création de l'homme, mais, chez l'homme seul, la machine devient un procédé volontaire ; chez l'homme seul, elle est une projection de l'être dans un milieu que nous avons l'habitude d'appeler l'univers ; chez l'homme seul elle est une tentative concrète de reconstituer l'être lui-même... Sa présence, ou mieux la multiplicité de sa présence, constitue donc un caractère de premier ordre pour reconnaître le dernier terme de l'évolution cérébrale...

Je viens de prononcer un mot qui ne trompera pas les philosophes ici présents : j'ai dit cérébrale... Est-ce donc que je considère l'évolution cérébrale comme ayant précédé la formation de la machine ? Certainement. Peut-être vous étonnerez-vous de me voir attacher de l'importance à cette question de priorité alors que je cherche à établir un critérium, la fabrication des machines ; mais mon but n'est pas de fournir un moyen de contrôle ; mon but est d'examiner comment et pourquoi la supériorité aboutit à la machine : la machine n'est qu'un signe ; il s'agit de définir de quoi elle est le signe.

Disons tout de suite que l'évolution cérébrale, l'évolution mentale, l'évolution spirituelle précèdent toujours l'évolution matérielle, ce qui revient à dire que la représentation idéale précède l'action, précède la construction. Nous allons en saisir au passage une preuve, mais vous en trouveriez des milliers de preuves si vous vouliez vous en donner la peine. Oui, mesdames messieurs, quand le procédé physique apparaît chez l'homme, c'est que le procédé mental est arrivé à une certaine perfection : avant d'être des mécaniciens de machines nous avons été des mécaniciens d'idées. La conscience, qui est nécessaire au mécanicien pour projeter son être au dehors, cette conscience lui est venue en premier lieu. Rien ne nous renseigne plus, à ce sujet, que l'étude des religions : elles sont ce qu'elles peuvent, mais elles s'efforcent toutes de créer des causes en dehors de l'homme. Ces causes, d'abord directes, comme l'outil pour l'organe, deviennent, à mesure, plus indirectes : elles s'expliquent, c'est-à-dire qu'elles s'analysent et se combinent. Une mythologie, comme la mythologie Hellénique est déjà une fort belle chose ; elle constitue tout le système mental des anciens : c'est encore le triste pluralisme, mais l'unité apparaît dans la hiérarchie où Zeus devient le plus grand, le plus fort de tous les Dieux et leur père. Une combinaison ingénieuse de symboles remplace la magie égyptienne, assyrienne ou babylonienne ; les dieux assyriens, par exemple, étaient directs, c'étaient des outils ; Assur prolonge la main de Teglat-Pal-Asar et D'Assur-Bani-Pal. L'Olympe grec n'est plus un outil, c'est une machine ; il n'y a pas là que des Dieux agissant selon les besoins du moment, il y a une délégation de l'âme, de la conscience ; les Dieux tournent sur eux-mêmes ainsi que des rouages agissant les uns sur les autres : Jupiter est le gros poids, qui, par Venus et par Apollon, par Minerve et par Mars, par Mercure et par Vulcain fait marcher les aiguilles de l'implacable destinée et montre l'heure d'une époque à l'humanité éblouie. Si nous nous étions arrêtés à l'horloge, à la machine de Marly, à la machine à tisser, à la machine à coudre, à des milliers de machines très ingénieuses, la mythologie nous suffisait. De même que ce que nous trouvons dans la religion des Egyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, des Perses pouvait suffire à la découverte des machines de guerre, de même la mythologie grecque et la mythologie romaine auraient permis de développer jusqu'au bout la machinerie automatique de nos jours...

Mais un autre besoin était venu à l'esprit, ou, si vous le préférez un autre appui, une autre révélation : je veux parler du Dieu un. On a soutenu, puis on a nié, pour recommencer à soutenir que cette révélation nous venait des Juifs. La discussion est oiseuse ; l'idée paraît très claire chez Moïse ; elle le paraît moins chez le peuple d'Israël qui retombe de temps en temps à une vilaine idolâtrie. Il nous suffit de le voir renaître avec le Christ et s'établir dans l'esprit avec une puissance jusqu'alors inconnue. Je ne suis pas un

théologien pour vous expliquer le phénomène religieux et moral ; je dois me borner à constater que l'unité de Dieu est établie dans notre tête avant l'unité des phénomènes naturels : que cette idée de l'unité a bouleversé le cerveau humain, que c'est d'elle qu'est née la science contemporaine, que c'est d'elle qu'est née la notion de l'univers un, des phénomènes reliés entre eux pour former un tout. Les Dieux sont morts : il ne reste plus que des émanations de la puissance divine, des manifestations d'une volonté unique, aboutissant à la complication la plus grande avec les moyens les plus simples... Vous voyez bien que ce n'est pas la machine qui fait notre esprit ; c'est bel et bien notre esprit qui fait la machine. Quand la chaleur, la lumière, l'électricité, aboutiront à toutes les merveilles que nous connaissons, ces merveilles répondront, elles aussi, à notre esprit, et notre esprit se sera formé en dehors d'elles... Les machines y auront aidé, je ne le conteste pas ; mais, dans cette manière de courte échelle par laquelle nous voyons l'homme arriver à ses plus hauts accomplissements, c'est l'esprit qui offre le premier échelon, c'est l'esprit qui tient le rôle dominateur.

Je dois dire que si je n'étais pas parvenu à cette conclusion il ne me restait qu'à renoncer à mon projet d'agir sur l'esprit public pour renouveler la puissance de notre peuple. Oui, si j'avais cru, comme tant d'autres, qu'il suffit, pour être une grande nation, de produire, de commercer, de gagner beaucoup d'argent et d'en dépenser davantage, en un mot d'imiter les Allemands, que serais-je venu faire ici ? Mais je ne crois pas cela : je rends hommage à notre siècle de machines, je reconnais volontiers que les machines, et ce qui s'y rapporte, caractérisent les races supérieures ; je ne pousse pas jusqu'à m'imaginer que ces machines ont été inventées uniquement pour manufacturer des produits ; que l'homme, au lieu d'être le maître de ces machines, au lieu d'en être le créateur, en est la créature. Je m'avancerai même un peu plus loin ; la mesure dans laquelle on voit les machines paraître dans un but purement utilitaire est précisément la mesure dans laquelle elles expriment notre infériorité. Si nous avions le temps, au cours de notre pauvre vie tourbillonnante de faire un retour sur nous-mêmes, nous retrouverions aux époques légendaires des mythes sublimes, plus tard des leçons terrifiantes pour nous montrer que dans les créations du génie humain, le désintéressement, la moralité sont indispensables. Rappelez-vous l'arbre de la science et le devoir de pureté, rappelez-vous les civilisations cyniques et la tour de Babel, rappelez-vous Athènes trop commerçante, Carthage avilie par l'appât du lucre et Rome croulant dans l'abus de la puissance.

Il ne fallait toucher à la machine qu'avec des mains pieuses : notre humanité, au lieu d'y voir l'expression d'une grandeur d'âme, a cru, comme elle l'a cru mille fois dans le cours de son histoire, selon le conseil du serpent politicien, qu'en mangeant le fruit de l'Arbre de science, elle était devenue pareille à Dieu !... C'est ici que je reviens à la civilisation goule dont j'ai parlé tout à l'heure, à la civilisation dévorant ses enfants. Car enfin, se lèvera-t-il quelqu'un parmi vous pour prétendre qu'un siècle de cette belle civilisation n'ait pas abouti à ceci : l'usine infernale, l'alcoolisme, la tuberculose, et, pour finir, une guerre épouvantable...

Ah ! je le sais bien, les autres siècles ont aussi leur bilan. La misère n'est pas moindre, pas moindre le ravage de la faim, de la maladie... Peut-être oserions-nous prétendre à quelque progrès ; mais notre époque sera jugée plus sévèrement parce qu'elle ne pourra pas arguer de son ignorance. Le XIX^e siècle n'a-t-il pas été le siècle des lumières ? Alors, si nous mettons en face l'une de l'autre l'espérance que donnaient ces lumières et le triste résultat atteint, la certitude d'une émancipation et le redoublement du servage, l'éveil de la conscience et le raffinement de nos chagrins, peut-être que nous n'arriverons pas à balancer les autres siècles et peut-être serons nous justement condamnés !...

Vous saisissiez, à présent, ce que je pensais lorsque je vous signalais des populations plus saines, plus belles, plus pauvres aussi, mais

plus heureuses, et que je vous faisais observer qu'elles n'appartenaient pas aux plus hautes civilisations... On n'y appartient pas gratis aux plus hautes civilisations ! Il faut payer de sa santé, de sa vie, le droit d'habiter le sordide taudis des villes industrielles, l'affreux coron, la petite ville noire de houille... Du moment que l'œuvre industrielle, au lieu d'être une œuvre divine, devenait une œuvre démoniaque, vous comprenez bien que l'alcool y avait sa place marquée. Ce qu'il représente ici, l'alcool ? Il représente la renonciation. Pour faire tourner la meule à un cheval, on l'aveugle ; pour faire tourner à notre ouvrier d'usine la meule de la division du travail, on le saoule. Plutôt disons, il se saoule !... N'est-il pas un homme libre ? Oh ! je sais bien qu'il y a des cabarets par centaines et mille tentations et mille tentateurs ; mais la fiction de la liberté est là... En vérité, il n'y a qu'un esclave. Et doublement, parce qu'on a fini par lui persuader d'être le propre instrument de sa perte, on lui a persuadé d'être l'électeur souverain, de choisir ses maîtres... L'alcool et la flatterie aidant, il a choisi les plus vils, ceux même qui le tenaient dans sa chair et qui ruinent son âme...

Eh bien, faisons une chose : n'en parlons plus. Supposons, pour pouvoir nous éloigner sans pitié de ce peuple, que son malheur est nécessaire, que son ivrognerie se confond avec la civilisation : qu'il faut des esclaves et des hommes libres ; que cela s'est toujours vu et se verra toujours, et alors, (comme à Athènes, comme à Rome), que la seule, l'unique créature dont il vaille la peine de s'occuper c'est l'homme libre, l'homme supérieur. La société française établie en face de la société allemande, et qui veut vivre en face de cette société, ne la jugeons que par son élite : elle sera sans doute jugée ainsi par la postérité.

Nous avons trouvé un critérium de la supériorité : les plus hautes civilisations sont caractérisées par la découverte et l'emploi de la machine. L'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, la Belgique, la Suisse, l'Autriche, se trouvent, par le machinisme, à la tête des nations. Réfléchissez, vous comprendrez que c'est logique. La loi de la vie veut une complexité croissante : c'est écrit dans les entrailles de la terre : le premier être qu'on trouve au début de la vie est un être simple, le dernier est l'homme. Que vous apparteniez à ceux qui croient au transformisme ou que vous apparteniez à ceux qui le nient, le résultat s'affirme le même : nous partons de l'être simple pour arriver à l'être complexe. Or, mesdames, messieurs, les philosophes admettent aujourd'hui que le degré de la complexité se confond avec le degré de la conscience. Et ne venons-nous pas de voir que les étapes de la conscience humaine, en tant que manifestation matérielle, s'appellent l'outil, la machine automatique, la machine phénoménale... Ne nous étonnons donc pas de trouver ces choses à leur plus haut degré de perfectionnement chez les peuples qui sont arrivés au plus haut degré de conscience. Ne nous étonnons même pas d'entendre le terrible cri de la haine allemande : « Nous sommes plus forts que vous, nous sommes plus industriels, nous avons plus de machines, nous avons conquis un rang plus élevé, nous sommes arrivés à un degré plus haut de l'échelle des êtres : nous sommes à la phase sublime de l'organisation ! »

Il y a bien de quoi frémir, car ce pouvait être vrai... Et savez-vous pourquoi ce n'est pas vrai ? Je vous l'ai fait entrevoir tout à l'heure : parce que la machine, sans la noblesse et sans le désintéressement, est un corps sans âme, parce que leur cri aurait dû être un cri d'amour : la haine est en trop : à la place de Dieu nous avons le diable : je vais le prouver.

C'est ici le lieu de voir la question à un point de vue moral. Afin de ne pas perdre de temps, je ne remonterai pas aux origines, je partirai du Christ. Je ne veux pas savoir si la Bible avait préparé sa venue, ni si on le trouve dans Socrate ou dans Platon... Lisez Socrate, lisez Platon, vous serez édifiés. Un mot admirable peint cette arrivée du Christ

dans le monde : *Ecce homo*. Voici l'homme. C'est en effet le glorieux idéal de l'homme... Le Romain qui prononce ce mot ignore sa profondeur et c'est plus beau ainsi... Quelle victoire de la toute bonté et de la toute justice d'être annoncé au monde par le méprisant ennemi !

Lui aussi, le Christ, apporte la supériorité avec la suprématie de la conscience ! Il ne nous chaut que ce soit la conscience morale. Au fond, elle est la même que l'autre. Nous avons parlé de mesure ; nous trouvons mieux, nous trouvons la sanction. La conscience philosophique peut hésiter ; son critérium, la machine, peut se fausser ; la conscience morale ne se trompe pas : elle est la fleur de l'autre, de cette complexité dont je vous parlais, elle n'existe dans toute sa gloire que par le développement de l'autre ; mais il vaudrait cent fois mieux, pour l'Allemagne, n'avoir pas eu l'autre que d'avoir manqué à l'une. Il y a, en effet, quelque chose de pire que de n'être pas intelligent, c'est de posséder une intelligence qui ne s'applique pas aux réalités de l'univers, une intelligence qui vous mène à la ruine et à la mort. Cette intelligence là fut connue de tous temps ; aucun peuple qui ne l'ait symbolisée : elle porte le nom de Satan ou celui d'Arimane ; elle paraît à Rome dans Néron, elle traverse le monde sous le nom d'Attila. Aujourd'hui, elle s'appelle le génie Allemand. Rappelons-nous ensemble la belle histoire du Christ tenté. Ce que Satan offre, la puissance royale, les villes conquises, les empires foulés aux pieds, les peuples agenouillés, la force, enfin, victorieuse, l'Allemagne le demande. Le Christ, la plus haute conscience, le repousse du pied. L'Allemagne tend des doigts crochus pour le saisir. Mais quel lendemain cela peut-il avoir ? C'est une illusion, une fiction, un jeu de l'enfer et du hasard !... Comment mieux prouver son impuissance, comment mieux prouver son irréparable sottise, et tout l'artifice de sa grandeur, qu'en se jetant vers cette ombre effroyable, en lâchant la proie divine !

Vous voyez que l'Allemagne représentait le diable : mais, représentons-nous Dieu ? Je vous ai fait tout à l'heure le tableau de notre plèbe : c'est la plèbe des autres pays civilisés, avec une certaine aggravation d'alcool et d'égoïsme que nous ne pouvons guère cacher. Or, que répondrait l'élite de la nation si la grande voix du Seigneur des Seigneurs retentissait dans le ciel : « Cain qu'as-tu fait de ton frère ? » Répondrait-il : « Suis-je donc le gardien de mon frère ? » Non, n'est-ce pas ? Elle se frapperait la poitrine. Il n'y a pas d'autre moyen de se racheter. La situation de notre peuple est pitoyable. Les Allemands, en leur qualité de diaboliques, nous regardaient avec les yeux luisants du démon : ils se frottaient les mains : « encore un peu de temps, disaient-ils, et la France tombera comme un fruit pourri ». Monsieur Victor Cambon racontant sa visite à l'exposition d'hygiène de Dresde, nous conduisit dans la salle de l'alcoolisme ; on y voit des diagrammes, sous la forme de colonnes ; et parmi ces colonnes, celle de la France, cette nouvelle colonne Vendôme, faite, comme l'autre avec des canons, la colonne de la France montait jusqu'aux frises : nous sommes le peuple le plus alcoolique de la terre !

C'est là-dessus qu'ils se sont basés ; là-dessus et sur quelques petites choses du même genre ; on peut les réunir sous le nom d'égoïsme : mais le point de vue moral n'intéressait guère nos ennemis : ce qui les frappait et les charmait, c'était le résultat : la dépopulation : la France allait devenir disponible ! Je n'ai pas besoin de vous rappeler les phases du mal, les étapes de notre course à la mort. Elle commence bien avant la Révolution : elle apparaît nettement sous Louis-XIV ; elle s'affirme sous Louis-XV ; elle est à peine enrayée par la Révolution et par l'Empire ; elle reprend plus terrible sous la restauration, sous la monarchie de juillet, s'affirme sous le second Empire, continue sous la troisième République... Le sang de la nation coule par cette plaie plus terrible que n'importe quelle guerre... On a dit qu'elle avait des causes ? Mauvaises lois sur l'héritage, murmurent les uns, abandon des campagnes, déclarent les autres, organisation défectueuse, alcoolisme, taudis, maisons à cinq étages, propriétaires poursuivant de leur haine les enfants au

même titre que les perroquets, misère qu'on ne veut pas transmettre aux enfants, pauvres femmes séparées de bébé par l'industrialisme... Tout cela, mesdames, messieurs, ces excuses, ces suppositions ingénieuses, cela ne tient pas debout devant les faits ; je dirai plus, cela fait partie du mal. Un mot suffit à renverser l'échafaudage du mensonge politique, philanthropique, sentimental : *les autres nations augmentent*. Elles ont beau être pourvues du code Napoléon, comme la Hollande et la Belgique, avoir déserté les champs, comme l'Angleterre, s'être industrialisées comme l'Allemagne, être pauvres comme l'Espagne ou l'Italie, être atteintes de la tare alcoolique, avoir des maisons à cinq étages et des propriétaires barbares, séparer l'enfant de la mère ou réunir la famille sous la même crasse et les mêmes haillons, nous trouvons chez elles ce que nous ne trouvons pas chez nous : des enfants. Oui, toutes nos excuses font partie de notre mal. Il n'y a pas d'excuse possible, il n'y a de possible qu'une explication, et cette explication ne se trouve pas dans un fait particulier ; elle se trouve dans un fait général ; elle se trouve dans notre mentalité, dans notre conscience : le déficit de la natalité française est un crime contre l'esprit.

Cependant, me direz-vous, n'est-ce pas une loi zoologique que la reproduction se fasse plus difficile à mesure que l'animal considéré devient plus important. N'existe-t-il pas, disons *grosso modo*, un rapport inverse entre le développement cérébral et la fécondité ? Ne faut-il pas, — sans aller jusqu'au système, — admettre les lois de Malthus, constater que la terre ne peut nourrir tous les hommes que le libre jeu de la reproduction mettrait en ce monde ? Et alors, la France, en donnant l'exemple de la réserve, n'obéit-elle pas, une fois de plus, à son destin de peuple précurseur ? Vous le voyez tout de suite, la faible part de vérité qu'on trouve dans une pareille proposition se trouve dévorée par un énorme sophisme à la Gribouille : se suicider pour mieux vivre ! C'est l'A. B. C. du bon sens de ne pas appliquer les meilleurs principes à l'extrême : un verre de Malvoisie n'a jamais tué personne, mais nous savons qu'un tonneau de malvoisie fut mortel au duc de Clarence... Que la France dans le même temps où l'Allemagne prenait vingt huit millions de nouveaux habitants, en eût pris quatorze millions, et la thèse pouvait se soutenir : elle se serait confondue avec la thèse militaire en faveur avant le mois d'août 1914, et selon laquelle une petite armée excellente valait mieux qu'une grande armée encombrée de mauvaises réserves... Mais, sous la forme terrible où une nation ne s'accroît pas du tout pendant qu'une autre nation se double, l'argument zoologique n'est qu'une mauvaise plaisanterie... J'ajouterais volontiers que tout est une mauvaise plaisanterie dans cette question : les lois sur l'héritage, les mesures d'hygiène, les maisons trop hautes, la misère !... Faites ces lois, prenez ces mesures, bâtissez des maisons plus basses et supprimez la misère, — vous pensez bien que je ne m'y oppose pas, — mais ne venez pas me dire que cela nous amènera la repopulation... La dépopulation est un crime de l'esprit, je le répète, la repopulation sera un acte de repentir, un acte de purification, un retour à la vérité, à la noblesse, à la conscience... C'est de l'élite qu'il faut l'attendre. Elle seule peut remettre en honneur les familles nombreuses : un million d'hommes seront tués sur le champ de bataille ; un million de mutilés dresseront sur notre ciel leurs silhouettes héroïques ; ne trouverons-nous pas un million de Françaises se dévouant à l'enfant ; ne trouverons-nous pas un million de Françaises, — les plus belles, les plus intelligentes, les plus cultivées, les plus riches, — pour renoncer au plus lâche des égoïsmes ? Les femmes seront-elles moins braves que les hommes ne l'ont été ? Abandonneront-elles leur champ de bataille ? Non, elles seront aussi vaillantes et plus vaillantes que nous ; mais soutenez leur faiblesse, ne les amollissez pas de votre compassion inutile ; donnez leur un idéal autre que la couturière et le grand magasin ; aimez-les d'être mères ; stigmatisez celles qui fuient le grand devoir, et le grand devoir ce n'est pas un, deux enfants, c'est quatre, cinq enfants... D'autres, vous expliqueront que le bonheur est là, que la stérilité volontaire est une maladie qui consume l'âme, que le sot engoue-

ment pour les plaisirs mondains, pour le théâtre où l'on ne rate pas une première, pour le papotage des salons, pour le raffinement morbide de la parure, que tout cela est la cause de bien plus de maux, de bien plus de souffrances, de bien plus de désespoir que les grossesses, que les accouchements, que les soins et l'éducation donnés aux enfants ; d'autres vous promettent que la maternité ne vous enlèvera pas même cela, qu'elle vous le laissera au degré utile, au degré où c'est un développement pour vous et pour les autres. D'autres vous le diront ; moi je me contente de faire appel à votre patriotisme, à votre grandeur d'âme : il le faut ; tout recours vous est fermé, comme tout recours a été fermé à nos vaillants soldats...

Mesdames, messieurs, l'émotion m'a pris... j'ai donné beaucoup plus d'importance que je ne le voulais à cette digression, car ce n'est qu'une digression ; elle se relie à un ensemble que je vais essayer de vous représenter.

Pour cela, il nous faut revenir à la conscience. Je vous ai montré que l'Allemagne était le peuple du diable et je vous demandais si nous étions la nation de Dieu. Avec l'alcoolisme, la dépopulation, il serait difficile de le soutenir. Cependant, ces grosses tares, je le répète, ne sont pas les pires : de plus subtiles nous condamnent davantage, et c'est d'elles que proviennent les autres. Certes, nous n'offrons pas l'affreux spectacle de la brutalité germanique ; nous nous présentons comme la nation du Droit et de l'Honneur ; nous prenons volontiers la défense des faibles, l'injustice nous empêche de dormir. Et nous ne sommes pas bien loin de croire que cela suffit à prouver l'excellence de notre âme, que Dieu doit faire le reste ; car, sous le nom d'Immanence, de lois éternelles, de Destin, c'est Dieu qui reparait... Eh bien ! je vous le dis, cela ne suffit pas à l'Immanence, aux lois éternelles, à Dieu. Ils ne se contentent pas à si bon marché.

..

C'est presque un lieu commun aujourd'hui de faire observer que si vraiment l'Allemagne avait été destinée à nous dominer, elle aurait évité la guerre, nous aurait attiré dans son cercle d'influence, par son commerce, son industrie, sa culture et nous aurait obligés à graviter autour d'elle. L'impuissance germanique démontrée par l'emploi de la force nous laisse un idéal qu'il importe de repérer soigneusement : cet idéal, je l'ai déjà appelé, faute d'un meilleur terme, *la supériorité*.

Il apparaît tellement complexe que notre esprit n'en peut embrasser toute la variété, toute l'étendue... Nous nous rendons compte, cependant, par l'affreuse pression des circonstances, qu'il ne dépend pas complètement de nous, qu'il nous est imposé, que, malgré notre volonté de pacifisme, nous avons été jetés dans la guerre, que l'Allemagne elle-même semble avoir cédé à un vertige, et que, son orgueil, son égoïste calcul, rencontrant notre abdication et notre légèreté, elle a commis le crime dans une implacable frénésie, se souillant non seulement de vols et de meurtres, se souillant de basse hypocrisie, de dégoûtants mensonges pour dérober les plus cyniques appétits. On comprend qu'elle soit punie dans son orgueil même et dans son égoïsme ; qu'elle soit livrée au mépris des autres peuples ; qu'elle perde cet empire matériel, cette richesse, cet or dont elle montrait une telle avidité ; mais nous, qui avions un si grand désir de jouir en paix des douceurs de ce monde, nous aurons donc été déchirés, nous aurons donc payé de souffrances inouïes, de la mort, de la mutilation, les années d'une longue paix ?

La paix peut donc être mauvaise ?

Oui ; quand elle devient un abandon de soi, une paresse, une recherche étroite du bonheur. Nous n'avons pas été les seuls à fournir cette rançon ; l'Angleterre, tombée de son rêve de liberté individuelle, de bonheur individuel, l'Angleterre des congés de fin de semaine dans la frileuse intimité du home, l'Angleterre, disons, de la bonté, de la tolérance, — voyez le home rule pour l'Irlande, — l'Angleterre s'est vue contrainte à prendre

parti devant son indépendance menacée, l'Angleterre a versé à flots le sang de ses citoyens sur nos champs de bataille... Il en ressort un enseignement : les nations ont des devoirs comme les individus ; elles n'ont pas la faculté de se relayer ou non au monde qui les entoure ; elles y sont reliées malgré elles : quand les Celtes-Français et les Anglo-Celtes assistaient tranquillement à l'ascension du rival germain, quand ils se laissaient distancer par lui, ils ne répondaient pas aux lois de l'univers, ils ne répondaient pas au principe de la supériorité, principe qui nous domine... D'aucuns l'ont dit, tels jadis les prophètes, dans Israël ; mais ils furent confondus parmi la masse des faux prophètes, et rien ne put arracher deux grands peuples à une sécurité trompeuse ; rien, sinon la guerre.

Maintenant, le sort en est jeté, la leçon prise : ouvrons les yeux. Toutes les choses dont je vous ai parlé, la race, la rusticité, la conscience, c'est la lanterne magique du singe ; il y manque la lumière. Même d'être vainqueurs des Allemands, de construire beaucoup de machines, de gagner beaucoup d'argent, de nous mettre dans la tête beaucoup de science, tout cela est vanité, et en dépit de notre stupide orgueil ; au premier tournant qui nous rejettera dans la guerre, dans le malheur, dans la ruine définitive, nous serons obligés de le reconnaître... Qu'est-ce donc qui nous a manqué ? Il nous a manqué, il a manqué à l'Angleterre, et, bien entendu à l'Allemagne, le sens du divin... le sens de l'universel...

Comme j'ai résolu de rester au dessus des partis, au dessus des opinions, au dessus des convictions, et de vous apporter, toutefois, la plus grande somme de vérités générales possible, je ne peux pas oublier de vous signaler celle-ci : l'homme n'est pas le cercle vicieux qu'on a imaginé, une chose partie d'une source pour retourner à la même source. J'ai lu de très beaux couplets sur la vie recommençant sans cesse, tel un serpent qui se mord la queue, sur les éléments pris à la bonne nature et qui retournent à la bonne nature, sur le « la vie c'est la mort » de Claude Bernard ; mais ce ne sont que des couplets... Si les philosophes qui les ont imaginés avaient été absolument sincères, ils auraient déclaré qu'ils ne voulaient pas se casser la tête avec des questions gênantes pour leur travail et qu'ils préféreraient les réserver en attendant des solutions normales ; ils auraient déclaré que les spiritualistes et les idéalistes les agaçaient par un emploi abusif de phrases à grand effet et par une hypocrisie notoire... Sur ce dernier point, je les aurais approuvés... Malheureusement, les vices des petites natures se retrouvent toujours, et il existe aujourd'hui un si grand nombre de sépulcres blanchis parmi les matérialistes les plus rudes que nous n'avons fait qu'échanger des hypocrites borgnes contre des hypocrites aveugles. La question n'est pas là... Si nous ne nous sommes pas avisés de laisser la terre immobile dans l'espace, si nous l'avons reliée au vaste monde, nous pouvons bien en faire autant pour l'homme. L'espèce de matérialisme qui consiste à nous limiter dans le temps et dans l'espace, s'élève généralement avec force contre le fétichisme religieux ; mais quel plus terrible fétichisme que celui par lequel nous nous privons de la lumière de l'universel et de l'éternel afin de nous raccrocher à l'immédiat et au momentané... Vous voyez là, une fois de plus, messieurs, combien souvent les mêmes vices de l'esprit se cachent sous des noms différents : ceux qui n'implorent une idole, ne vénèrent un gri-gri que dans un but utile, mesquin, égoïste, viennent rejoindre ici ceux qui s'attachent à obtenir toutes les satisfactions d'une ambiance limitée. Je n'ignore pas que nous avons vécu sur le paradoxe du saint laïque avec ce grand et charmant Littré, mais est-ce que ces saints-là peuvent dire jusqu'à quel degré une ferveur toute religieuse, une survivance, selon un mot qui a fait fortune, les conduisait malgré eux...

Ce n'est pas mon objet, je le répète, de faire de la théologie... Le seule chose que je voudrais voir retenir de mon incursion dans le divin, c'est que nous sommes conduits par des lois universelles, par des lois dont nous ne prenons connaissance qu'à mesure de

notre développement. Appelez, si vous voulez, ces lois du nom nébuleux d'avenir ; elles n'en sont pas moins présentes ; elles nous environnent ; nous marchons sous leur pression... Notre intelligence, au sens positif, est le choix de nos chemins vers cet avenir ; mais ces chemins, — lisez Henri Poincaré —, nous sont révélés. Prophète ou mathématicien, la même attitude nous livre le secret du monde : le recueillement, la méditation : les puissantes veilles de celui-ci sous la lampe, dans son cabinet de travail, précédent et paient la solution du problème comme les macérations et les oraisons du solitaire dans sa cellule précédent et paient l'illumination... Ceux qui vous ont dit qu'il y avait deux modes, le mode scientifique et le mode religieux se sont trompés : la fausse science comme la fausse religion se reconnaissent aux mêmes caractères et ce caractère est un caractère moral : l'égoïsme. La préoccupation de se relier à l'immensité se trouve à chaque pas de l'enseignement du Christ ; la préoccupation de se relier à l'immensité est la marque la plus certaine de la grandeur du savant. L'égoïste, en ramenant tout à soi, termine une évolution que nul ne peut terminer : Moïse travaillant pour son peuple a pour idéal le Dieu du Sinaï, les bas politiciens d'Israël ramènent tout au Serpent d'Airain et au Veau d'Or...

Si donc nous parlons au peuple, que ce soit au nom d'une chose qui le dépasse ; qu'il vive, qu'il meure pour un idéal. Je veux bien que cet idéal soit épuré ; je veux, — puisque nous sommes déchirés de contradictions —, que nous ne donnions pas à cet idéal un costume terrestre, mais je me refuse à apporter d'une main à l'ignorant la profanation, de l'autre, le devoir. Soyons logiques avec nous mêmes ; si vous voulez constituer une patrie, que cette patrie soit surtout une patrie céleste, une patrie de l'avenir... C'est le seul moyen de la rendre immortelle.

Trois grandes facultés, qui forment des degrés d'initiation et qui, toutefois, se retrouvent dans le plus humble des hommes, s'offrent à nous ; l'intelligence personnelle, la raison, qui est une intelligence collective née de la communion sociale, enfin l'universalité, qui est l'intelligence divine. Ces trois grands moyens, vous le sentez, procèdent l'un de l'autre : l'intelligence est l'outil de la raison, la raison est l'instrument de l'universalité ; mais, à son tour, l'universalité se reflète sur la raison et sur l'intelligence : c'est, je pense, dans cette conception que les théologiens ont pu dire que nous ne sommes grands qu'en Dieu...

Messieurs, j'aurais été bien malheureux, si au cours de cette conférence un peu longue, et où se manifeste plus de bonne volonté que de talent, si, dis-je, je ne vous avais pas fait pressentir quelques unes des conclusions que j'en veux tirer dans la pratique.

D'abord, vous aurez deviné que je m'adressé aux académies, aux grandes sociétés de la province avec l'espoir de les voir communier, de les voir poursuivre ensemble l'œuvre du relèvement de la France.

Ai-je parlé en vain de la machine, ou ai-je fait comprendre qu'elle doit entrer dans la vie nationale ; qu'elle doit être employée avec plus de fréquence, plus judicieusement, dans un meilleur but : c'est le relèvement industriel auquel se lie le relèvement commercial. Œuvre de Dieu, ai-je dit, non œuvre du diable. Pas de machinerie infernale, pas de production à outrance, pas de production quand même. Là, comme ailleurs, de l'harmonie, de la pondération. Quand la France redeviendrait surtout une nation agricole, je n'y verrais rien que d'excellent : la machine y trouvera son emploi. La véritable richesse n'est pas représentée par des pièces d'or et des billets de banque ; la véritable richesse se trouve dans la tête et dans le cœur des citoyens ; une population en rapport avec celle des autres peuples, active, énergique, intelligente, raisonnable, fervente, voilà les trésors de la patrie. Ceux qui subordonnent tout à l'industrie et au commerce, sont des imbéciles doublés de canailles : laissons les aux Allemands... Dans l'ordre des choses, le premier bien est un bien moral, un bien mental : élévation des sentiments, grandeur de l'esprit.

Notre intrusion dans ce domaine doit viser à obtenir que nos industries soient créées en vue du bien public. Si l'Etat ne peut intervenir directement, qu'il intervienne par vous, par les académies de province. Il serait excellent de mettre la politique au rancart. Etudiez donc votre région... Je m'occuperais volontiers, avec les hommes de bonne volonté des Landes de l'industrie du pin. Une meilleure exploitation est possible : des machines plus perfectionnées, l'utilisation des sous-produits... Et, saisissez sur le vif tout l'avantage que nous trouverons à charger les grandes Sociétés régionales de ces études ; nous ne laisserons pas de nous inquiéter, en même temps, de la préservation des sites, des coutumes, de la rusticité enfin, dont nous avons dit qu'elle était un des éléments indispensables pour assurer l'avenir des nations...

La rusticité, Messieurs, où je vois figurer des hommes comme mon ami Hérelle, l'admirateur passionné des paysages, l'historien des us et coutumes basques ; des hommes comme mon ami Maurice Martin, le chantre des forêts landaises, le défenseur des arbres et des eaux ; la rusticité que nous voudrions, s'opposera au vandalisme, aux profanations de l'industrie... Elle sera là pour défendre la sauvagerie même, mais surtout la poésie des vieux souvenirs, les étangs, les lacs, les cours d'eau, les belles routes, les églises de village, les monuments des villes... Elle poursuivra l'industrie hôtelière jusqu'à ce que celle-ci soit arrivée à n'être plus qu'un élément du paysage, comme dans l'île de Cerques, décrite par notre éminent ami le peintre Auburtin, comme dans cette île bénie où les hôtels revêtent la figure pittoresque des auberges d'autrefois, avec tout le confort moderne, mais sans tapage, sans cris, sans musique, cachées parmi la verdure... La rusticité que nous voudrions laissera aux paysans leurs jeux, leurs mœurs en les assainissant, s'efforcera de préserver les coutumes en les ennoblissant... Notre rusticité, enfin, s'occupera du tourisme, du sport, exigera qu'on

enseigne à l'école l'amour de la nature, l'amour de la ferme, des animaux... Je m'arrête, il y aurait trop à dire.

Concurremment avec la rusticité, il faudra développer la conscience, porter l'intelligence à un degré supérieur, ou plutôt l'activité de cette intelligence, ce que j'appellerais, si vous voulez bien me passer l'expression, l'étiage de cette intelligence. En effet, Messieurs, on peut laisser sommeiller les facultés cérébrales, vous le savez tous : une paresse vous gagne dans les milieux peu fervents. Ce sommeil, utile dans la rusticité où il répond à un besoin organique, où, d'ailleurs, il se trouve normalisé par une adaptation de l'action au milieu naturel, ce sommeil est une lâcheté dans les élites. Faisons donc tous un effort de compréhension ; veillons, comme a si bien dit le Christ à ses apôtres.

En agissant ainsi dans le danger qui nous menace, après la catastrophe dont nous sortirons victorieux, nous préparerons l'avenir de la France. C'est à dessein que je n'ai pas touché au programme de la politique étrangère : ce programme dépend du programme de réforme intérieure que je vous propose d'élaborer : il serait inutile, ou, du moins, il offrirait une envergure bien réduite si la réforme intérieure n'aboutissait pas... Au contraire, si nous tombons d'accord sur la nécessité de celle-ci, nous pourrions sans doute nous entendre sur la grandeur de celui là...

Les Allemands avec leur abominable pangermanisme, avec leur essai de mettre debout une conception arbitraire de l'organisation politique mondiale, nous auront du moins servi à montrer que l'heure de la conscience, l'heure de la raison, l'heure de l'universalité, a sonné pour le groupement des races et des nationalités. Puisqu'il faudra trouver un nouvel équilibre politique, autant vaut il que nous le cherchions avec ces grandes lumières que par les tâtonnements obscurs des intérêts commerciaux et industriels... Ne me traitez pas de chimériste, ces intérêts entreront dans la combinaison, mais ils demeureront ce qu'ils doivent être, ce qu'ils ont, au fond, toujours été ; ils demeureront subordonnés à l'intérêt supérieur des patries, qui est de créer un univers plus vaste et plus complexe. La France doit devenir l'amorce de la fédération Celto-Latine ; elle présentera un pôle de son aimant à la Grande-Bretagne, à l'Irlande, à la Belgique, aux Pays-Bas, l'autre pôle à l'Espagne et à l'Italie, qui groupera la Roumanie et la Grèce. Ces peuples, animés par un idéal commun, vivront une vie glorieuse dans une Europe régénérée.

J.-H. ROSNY jeune.

